

Des quartiers pour les autres

Jusqu'à peu, ils résidaient dans des zones urbaines sensibles. Depuis un an, ils vivent dans des quartiers prioritaires. Les mots de la ville ont leur poésie et leur rudesse propre. Ils, ce n'est pas nous ; ils, ce sont eux, les autres, plus pauvres, les derniers arrivés, des pays du Maghreb il y a plus de deux générations, puis pour beaucoup d'Afrique subsaharienne aujourd'hui, et du reste du monde. S'y concentrent désormais toutes les minorités ethniques, qui sont l'image de la diversité. Eux, ce sont ceux qui ont du mal à s'en sortir, de là où ils sont, ceux qui « craignent » et qu'on craint. Des cités de non-droit disent les médias, « des *no go zones* » ont résumé un peu vite certains magazines étrangers, y inscrivant le nord-est de la capitale après les événements de janvier. Ils étaient 8 millions, ils sont 5 millions depuis le changement de critère de la nouvelle loi de cohésion urbaine de 2014 : on les appelle les habitants des quartiers. Ils vivent dans des barres, des bâtiments qu'on a rénovés, sont

souvent de culture musulmane, les jeunes réussissent moins à l'école, sont davantage au chômage, se heurtent à des discriminations à l'embauche, mais grandissent là et sont français. La politique de la ville qui depuis cinquante ans entend ramener ces quartiers dans le giron de la République, et en faire des quartiers comme les autres, n'y parvient pas. Et pour cause puisque ce sont des quartiers pour les autres. Qui cristallisent leur lot de stigmatisation, lieux de toutes les peurs, de tous les fantasmes, comme l'ont toujours été les quartiers les plus pauvres.

Et pourtant on y grandit, on y a des peines et des joies comme ailleurs, les vieux vieillissent, les parents se démènent, les enfants aussi, ont des copains, regardent les mêmes séries animées que les autres, ont les mêmes héros, vont à l'école, décrochent, en veulent à la société, se retrouvent parfois dans l'illégalité, dans des parcours de délinquance s'ils n'ont pas autour d'eux des adultes pour les suivre. Mais aussi on s'y engage, dans des projets multiples comme le rappelle Joëlle Bordet, pas forcément là où on croit, pas du côté du politique. On s'y prend la main pour s'entraider, et certains s'en sortent ; « Ils l'ont fait » nous disent ces artistes militants qui ont osé s'aventurer dans le milieu très fermé du cinéma. D'autre dansent, rappent leur vie, la transforment en mots ou en images, d'autres s'ennuient.

Et c'est toute la question de l'autre que posent ces tours aux portes des villes, « point d'achoppement du mythe de l'égalité républicaine » dit Thomas Kirszbaum ; comme si nous ne savions que faire avec eux. Or, le grand entretien de Bernard Stiegler nous le rappelle, l'éducation, c'est toute une société qui la porte et la transmet. Alors, si nous commençons par suivre leur regard, comme ils nous y invitent dans ces portraits qu'ils ont fait d'eux, et qui illustrent ce dossier.

Edito



**Isabelle
Magos**

Rédactrice en chef